

J'habite dans une maison à 2 étages. Ma maison se construit avec une circulation giratoire, elle est dotée d'une gestion du regard qui me permet de n'y voir et de n'y être vu. Ce système m'accorde une grande intimité, ce qui est aussi, ressource de confidentialité.

En ce sens, my living space me fait penser aux airs de jeux Mc Donald's.

Dans ces playgrounds, on peut s'y cacher et faire abstraction du monde. On n'y voit ni le ciel, ni la terre, seulement du plastique, qui malgré les années sent toujours aussi mauvais. On ne peut pas se lever, ni prendre de la hauteur, et par conséquent, il est impossible de prendre de la distance. On est scotché aux parois, englué par soit.

La maison se compose comme une grille en 3 dimensions. Comme 4 cubes évidés, n'indiquant que la structure, contre-collée. Comme une superposition régulière, horizontales et verticales, de grandes échelles. Dix poteaux en bois verticaux soutiennent des plans, en mélaminés, horizontaux, flotants, et performant un réseau de grille. Chaque un d'entre eux font un peu moins de deux fois ma taille. Ils sont boulonnés à chaque extrémités d'un joint fixe. La maison se compose d'un espace de repos, d'un espace de rangement, d'un espace à vivre et d'un espace de bureau contenant un poêle tubulaire en métal, ventilé grâce à une ouverture.

De ma maison, la vue est claire. Elle se trouve dans un cube blanc, en son centre. Elle permet une pratique du couloir. Il y a tout juste assez de place pour ancrer mes pieds au sol. C'est seulement dans ses couloirs que mon corps peut être tout debout. My living space se pratique, je me déplace en vague, en rampant, en me hissant, en piétinant. Elle me fait travailler les muscles et me permet un rapport actif. Ma maison est un réveil de mon animus, elle me fait me sentir dur, me fait jaillir.

Paré de ses couleurs vibrantes l'air de jeu vante le climax et sonne l'acmé. Nous sommes au royaume des yeux brillants des enfants. Ce sont des surprises et des nouveautés tout au long de l'année. Par malheur, quelques enfants se coincent dans la piscine à boule, et devient un cauchemar pour les parents, et un capharnaüm pour tout les autres.

Dans l'espace de bureau, je m'allonge de mes pieds à mes hanches sur le flan. Mon coude retient le haut de mon corps qui habilite ma tête à se tenir droite. Mon coude agit comme un socle. Retient le tout.

Position prise, je commence un rituel. Pour se faire, je fais fumer du papier d'Arménie, c'est le plus ancien parfum d'intérieur. Il épanouit des senteurs aux notes sucrées, vanillées et balsamiques, dont ces vertus désinfectantes permettent de traiter l'asthme, la toux et les rhumes. Dans un bol en bois de bouleau, le papier fulmine. Je l'agite de mon bras tendu, je produis my space of under control. Mon espace sous contrôle. Une fois fait, je le repose et j'en inhale un grand bol. Je m'appête à réaliser un tirage. L'entiereté des cartes sont disposées devant moi. J'ampute la dame de pique, Pallas, car elle me semble bien snob. Je la déchire, et ce, à chaque fois. Elle nait pas là.

Le tirage m'indique un futur proche, si ce n'est, un déjà présent. Une fois le tirage finit, je me déplace d'un peu moins de ma taille. Ce qui me téléporte sur la table de la cuisine. Je m'efforce de décrire les mouvements qui sont orchestrés, sans réussir à le restituer. Seulement une étude image par image me le permettrait. Cette indescriptibilité fini par me faire choisir le mot de téléportation. Je me téléporte, donc, sur la table de la cuisine.

Il y reste du café. Il est froid, sans sucre. Tout reste encore à intensifier. Plus chaud, plus sucré. Je le réchauffe dans une casserole. Je suis accroupis, les plantes de mon pied touche mes fesses. Les cou-de-pieds, habituellement respirants, sont cette fois-ci asphyxiés au mélaminé. Qu'est ce qu'ils se disent ?

Le dos vouté dispose ma tête au dessus de la casserole. Ensemble, ils forment un tronçon de sphère. J'allume le feu, toujours la tête au dessus de la casserole. Lorsque ma peau est indifférente, alors, le café est moyennement chaud. Lorsque la première goutte serpente mon front, alors le café est chaud.

Une larme me coule sur la joue, le café est vraiment chaud.

Je m'en sers un bol, à ras-bord. J'y ajoute un morceau de sucre. J'avale deux grandes gorgées, le café dévale ma trachée. Il me brûle.

Les formes arrondis du playground rappelle le tube digestif. Miam miam MacDO. On y bouffe et on s'y fait bouffer. «Un Happy meal, s'il vous plait». Un repas content. L'air de jeu nous mange, en oubliant peut-être que le capitalisme à consommé les plus innocents.

Ma maison ne se ferme pas. Pourtant, lorsque j'acheta la maison je reçu un sac de 40 poignées. Il s'agissait sans doute d'une erreur. Ce paquet était plus grand que le carton qui transportait ma maison de deux étages. Il faisait la largeur de moins d'un demi-bras. Je décida d'affecter une seule d'entre elle, sur la porte, la seule, desservant le dehors. Pourtant, je ne me suis jamais mesuré au dehors. Je ne suis que dedans.

Ne sachant pas quoi faire des 39 autres poignées, elles restèrent quelques temps stationner dans les couloirs. Le temps de jouer avec l'amplitude de son mot, de son sons, de ce qui recèles. J'écris sur un bout de chiffon une poignet d'entre elles :

Poids niés.
Poids liés.
Poignet.
Poid niais.
Pois nées.
Pois niés.
Point niais.
Peau-oi-gnéééé.

Par la suite, j'accrochère les poignées au plafond. Dans le désir, d'y entre-percevoir le ciel.

J'engloutis trois grandes gorgées, le café glisse dans mon oesophage.

Presque debout, je me hisse d'une longueur de bras tentant de rejoindre l'espace de détente. Je m'en remets à plusieurs fois. Presque debout, je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains. Presque debout ; je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains ; jusqu'au ongles. Presque debout ; je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains ; jusqu'au ongles ; je donne une impulsion qui permet un vif saut. Presque debout ; je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains ; jusqu'au ongles, je donne une impulsion qui permet un vif saut ; mes épaules remontent et se basculent. Presque debout ; je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains, jusqu'au ongles ; je donne une impulsion qui permet un vif saut ; mes épaules remontent et se basculent ; je plis l'un de mes genoux. Presque debout ; je tends les bras ; je m'accroche au plan de mélaminé à l'aide de mes mains ; jusqu'au ongles, je donne une impulsion qui permet un vif saut ; mes épaules remontent et se basculent ; je plis l'un de mes genoux ; je pose pied au sol.

Me voilà dans l'espace de détente. Relax.

Tandis que mes yeux dégorgent d'efforts, j'aperçois, sur le plan, une enveloppe. Il y est inscrit sur son dessus « Joyeux Noël ». L'enveloppe n'a pas dormi dans un écrin, elle est sale et abîmée. Fatiguée, détournée. Je suis sans souvenir de l'avoir froissé.

Je la regarde fixement, « Joyeux Noël », je m'apprête à l'ouvrir. D'une seule main, je m'en empare. De mes yeux je regarde dans son dedans, dans son intérieur, dans son sang. Il s'y trouve une carte. Un format de carte de visite, 85 x 55mm, où il y est annoté le premier vers d'un poème d'Henri Michaux : « Quelque part, quelqu'un est chien et aboie à la lune ».

Ce vers me sursaute. Je tente de l'éplucher, afin d'y donner la réponse qui me semble la plus judicieuse.

Quelque part je suis quelqu'un.
Quelque part de quelqu'un est ce quelqu'un qui est tranché

La lune est à boire,
Elle est bonne imbibé,
Elle est un repas content.

Aboier à la lune c'est crier sans écho,
Aboier à la lune c'est hurler en vain.

Être chien, c'est être misérable.
Être chien c'est être réduit à sa domesticité.

Je ne sais pas qui est ce quelqu'un, ni ce quelque part.
Ni, qui est ce chien.

Pour répondre, je m'arme d'une feuille A4 90g et j'inscris en capitale une phrase de Marguerite Duras : « L'ÉCRITURE EST UN CRIE ». J'opère ensuite un pliage, en 8 étapes, pour former un avion. 1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8.

Décollage. L'avion s'envole. Le crie aussi.

Après ce moment d'éclat, je décide, je choisis, de m'assoupir.

Je me questionne s'il faut adopter le verbe « choisir » ou « décider ». Qu'est ce que « choisir » raconte de plus ou de moins ? « Décider » semble être fait de pierre. Il sonne «décéder». « Choisir » est fait de mousse, il est agréable. D'après le site de dictionnaire en ligne CNTRL, la lexicographie de « Choisir » est de « Prendre quelqu'un ou quelque chose de préférence à une autre en raison de ses qualités, de ses mérites, ou de l'estime qu'on en a. » Quant à se décéder c'est « Se déterminer entre deux ou plusieurs choses; opter pour un parti, pour une solution. » On peut remarquer que pour définir choisir, il y a l'utilisation du mot décider. Je choisis de décider.

Je décide de m'assoupir. Pour se faire, je me lève à demi, les genoux fléchissent, je balance mon corps en avant, j'engage un grand pas. Je me trouve dans l'espace de repos. Il est composé d'un matelas en mousse. Avant de m'y coucher, je tends les jambes, ce qui me donne une vague sensation de vertige. J'entrepris d'ouvrir les 39 poignets.

Le presque ciel séduit les vers.

Je me couche dans un matelas de choix. Une fois la sieste terminé, je me recouvre d'huile dégri-pante, WD40. J'en applique grassement. Je glisse à travers la ventilation pour atterir dans l'espace de bureau.

Dans ma maison à 2 étages, je ne fais que des tours à l'opposé des aiguilles de la montre. Il est le seul possible. Il n'y a que des allées sans venues. Un rythme assourdissant, qui m'aliène complètement. Je me plis pourtant à cette règle, c'est le seul possible.

Espace de cuisine - Espace de détente - Espace de repos - Espace du bureau - Espace de cuisine - Espace de détente - Espace de repos - Espace du bureau - Espace de cuisine - et cætera

Plus qu'une aire de jeux Mc Donald's, ma maison est un rond-point sans issue. La maison à deux étages m'a engloutie.

Quelque part, quelqu'un.